

► SUITE DE LA PAGE 5

sant au-dessus de leur camp pour pouvoir en profiter.

Quelques kilomètres plus loin, le ghetto Bulgari a été fermé et rasé au mois de juillet. Des planches et des morceaux de métal qui ont dû représenter un mur ou un toit jonchent le sol. «Les conditions étaient vraiment trop dramatiques. Il y avait de la drogue, de la prostitution et beaucoup de familles avec des enfants au milieu de tout cela», raconte celui qui avait l'habitude de venir s'occuper des habitants de ce camp. Au milieu des montagnes d'habits abandonnés précipitamment traînent des poupées décapitées et des cartons de jeux pour enfants. Seuls quelques chiens rôdent encore sur ce terrain où vivaient plusieurs centaines de personnes.

Du travail au gris

Dans la fermeture de ce ghetto et dans celles de plusieurs autres ces derniers mois, Stefano Liberti veut voir un signe positif. «Il y a aussi une loi sévère qui a été approuvée en 2016. Cet été, il y a eu beaucoup d'arrestations, tant de capos que d'agriculteurs qui avaient exploité des migrants», assure-t-il. Il reconnaît pourtant qu'il est encore trop tôt pour dire si la situation s'améliore réellement. «Des mesures sont prises, mais c'est un système qui existe depuis très, très longtemps. Il est difficile de faire changer les mentalités.» D'autant que les différents acteurs s'adaptent continuellement aux nouvelles lois, notamment celles contre le

30 francs

C'est le revenu quotidien moyen d'un travailleur

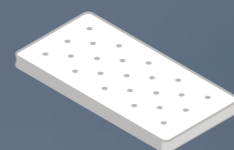


4 francs

C'est le prix qu'un travailleur doit payer pour son repas de midi

22 francs par mois

pour une place sur un matelas



6 francs

C'est le coût du transport jusqu'au champ



À Ghana Ghetto, certains vivent dans des maisons abandonnées ou plantent leur tente devant.

travail au noir. «Maintenant, c'est du travail au gris. Les migrants ont des contrats pour quelques jours de boulot, mais en réalité, ils bossent beaucoup plus et sont payés au noir», explique le journaliste.

Lui qui a remonté toute la filière des champs jusqu'aux supermarchés pour essayer de comprendre ce qui ne fonctionnait pas assure que les tomates récoltées dans ces conditions sont également vendues en Suisse (lire en pages suivantes). Notamment sous forme de produits transformés. «Mais le processus n'a rien de transparent.

Donc il est impossible de savoir comment ont été ramassées les tomates qu'on mange», regrette Stefano Liberti.

À ses yeux, il y a un problème de confiance entre les différents acteurs du domaine. «Les industriels achètent 9 centimes le kilo de tomates aux paysans mais disent que c'est la faute de la grande distribution qui ne les paie pas assez», explique-t-il, tout en assurant qu'en augmentant de 50 centimes le prix final d'une sauce tomate, tout le monde serait payé dignement. «Comment on fait pour vendre des

légumes à ce prix-là? Le seul moyen, c'est exploiter le maillon le plus faible, les migrants», peste Enzo Limosano. Malgré leur situation, Henri et Kawsu rêvent d'un avenir meilleur. «Je veux continuer mes études pour pouvoir combattre l'injustice», assure le premier. Le second, quant à lui, espère voir sa situation se régulariser bientôt et pouvoir visiter la Suisse. Il y croiera peut-être une boîte de «ses» tomates. ●

* Prénoms d'emprunt

SUITE EN PAGE 8 ►

L'EXPERT

Siddharth Kara Directeur du programme sur le trafic d'êtres humains et l'esclavage moderne à la Harvard Kennedy School

«L'esclavage n'a jamais été aussi rentable qu'aujourd'hui»

● Ce que nous avons vu en Italie, pour vous, c'est de l'esclavage?

Vu la situation que vous décrivez, oui, cela pourrait être considéré comme de l'esclavage moderne. C'est une situation plutôt commune de voir des migrants africains exploités par l'agriculture européenne. Mais je devrais faire mes propres recherches sur le terrain pour pouvoir l'affirmer.

● Quel est l'état de l'esclavage dans le monde aujourd'hui?

Il y a différents chiffres qui circulent. De mon côté, j'estime qu'il y a 31 millions d'esclaves autour du globe. Mais il est très difficile de donner une réponse définitive. Ce qui est sûr, c'est qu'il y en a des dizaines de millions.

● Comment est-ce possible?

C'est l'une des grandes frustrations de l'ère moderne. L'esclavage est effectivement illégal dans la plupart des pays, mais le fait de traiter les gens comme des propriétés reste quelque chose de très commun. En fait, cela n'a même jamais été aussi rentable qu'aujourd'hui. Il y a tellement de personnes fragiles et vulnérables sur la planète qu'il n'a jamais été aussi facile de trouver des esclaves. En plus, de nos jours, il est très peu cher de les déplacer

et vous pouvez les exploiter dans de très nombreuses industries. Presque tous les secteurs sont touchés par l'esclavage.

● Y a-t-il des solutions?

Quand j'ai commencé à étudier le sujet il y a 17 ans, presque personne ne s'y intéressait. Aujourd'hui, des centaines d'ONG se sont emparées du problème et les gouvernements s'y intéressent aussi. À l'heure actuelle, il n'y a pas assez de ressources financières

qui sont déployées pour éradiquer l'esclavage. Quand ce sera le cas, il sera aboli.

● Les consommateurs ont-ils aussi un rôle à jouer?

Bien sûr! Si chacun affirme haut et fort qu'il ne veut pas de tomates ramassées par des esclaves, même si elles sont moins chères, les industriels et les gouvernements seront obligés d'écouter. ●



Wikipedia

«JE SUIS TRÈS DÉÇU PAR L'EUROPE»

Venu de Gambie il y a trois ans, Kawsu est depuis exploité dans les champs du sud de l'Italie.